Galicia-Bretaña. Olladas comparadas

Gérard Brey

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/abpo/7175>

DOI : 10.4000/abpo.7175

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 29 septembre 2021

Pagination : 230-233

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Gérard Brey, « *Galicia-Bretaña. Olladas comparadas* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 128-3 | 2021, mis en ligne le 29 septembre 2021, consulté le 14 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/7175> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.7175>

Herbinet, qui parvient à retracer l'histoire de ces groupes grâce à la collecte de nombreux témoignages. L'ouvrage montre un catholicisme créatif, en quête de visibilité, polarisé autour de places fortes – la paroisse Saint-Hélier à Rennes, le sanctuaire de Paray-le-Monial dans le diocèse d'Autun. Il n'ignore pas les tensions qui en résultent, aussi bien dans le clergé que parmi les fidèles, à l'exemple de celles qui secouèrent la paroisse de Dinard en 2012-2013, quand des paroissiens s'inquiétèrent du projet d'installation de l'Emmanuel (p. 238). Les démonstrations sont étayées et, à la lecture de cette partie, on se demande si l'auteur n'aurait pas gagné à faire de ces communautés nouvelles, dont il est familier, un fil conducteur plus affirmé, voire à les mettre au cœur de son sujet.

Il a choisi une approche plus géographique. La démarche se défend, bien entendu, mais on peut regretter que rien ne soit dit sur l'usage du numérique qui participe à la déterritorialisation religieuse. C'est d'autant plus regrettable que les groupes charismatiques et traditionalistes dépeints dans l'ouvrage sont très actifs sur l'internet. En dépit de ce manque, la lecture de cet ouvrage s'avère fort utile pour comprendre les phénomènes de polarisation à l'œuvre dans le catholicisme contemporain. Polarisation : c'est sans doute le maître-mot de cet ouvrage, et la quintessence de ce qu'il faut en retenir. Elle est à la fois imposée par la crise des vocations et encouragée pour constituer de puissants mûles de résistance voire de reconquête. Cette polarisation est simultanément territoriale, du fait des réformes paroissiales, et communautaire, en raison du développement d'un catholicisme affinitaire. Elle peut donc fragiliser l'homogénéité du tissu ecclésial. Vincent Herbinet parle avec raison des logiques de « marketing territorial » (p. 313) qui ont supplanté les logiques de proximité. À la lumière de son ouvrage, on pourrait aussi parler de marketing diocésain, comme le montre l'exemple du diocèse de Toulon, dont l'identité est aujourd'hui marquée par les communautés nouvelles et traditionalistes qui s'y sont installées.

Samuel Gicquel

VILLARES, Ramón, BOTREL, Jean-François et RIVALAN-GUÉGO, Christine (dir.), *Galicia-Bretaña. Olladas comparadas*, Santiago de Compostela, Consello da Cultura Galega, 2020, 349 p. Traduction et révision des textes de Cristina Río López.

Cet ouvrage, publié par le Conseil de la Culture Galicienne et rédigé intégralement en langue galicienne, est l'un des fruits de la collaboration instaurée à partir des années 1970 et 1980 entre les universités de Saint-Jacques de Compostelle et de Rennes, auxquelles appartient la quasi-totalité des auteurs.

L'ouvrage s'ouvre sur un article de Jean-François Botrel retraçant la « découverte » de la Galice par les Bretons à partir du milieu des années 1960, intérêt concrétisé par la suite par des échanges culturels et des recherches universitaires sur certains aspects de la Galice. En miroir, Ramón Villares, dont la somme sur l'histoire de la Galice a été opportunément éditée en français par les Presses Universitaires de Rennes en 2019, évoque « les relations et les analogies entre [ces] deux nations culturelles », depuis Moyen-Age mais essentiellement au cours des cent dernières années. C'est en effet à partir des années 1920, avec la Génération Nós (Nous) et la revue du même nom, que le galicianisme culturel regarde vers la Bretagne et y décèle une parenté avec la Galice. C'est, par exemple, lors d'un séjour en Bretagne qu'Alfonso Rodríguez Castelao découvre en 1928 les similitudes entre calvaires galiciens et bretons, consacrant aussitôt à ces derniers un ouvrage illustré par lui-même (*As cruces de pedra na Bretaña*, Saint-Jacques de Compostelle, 1930, réédition facsimilé, Galaxia, Vigo, 1992).

Des treize autres contributions, deux portent sur les sociétés bretonne et galicienne sous l'Ancien Régime, cinq sur les questions de régionalisme et de nationalisme, quatre sur deux romans ancrés dans les réalités bretonnes d'Álvaro Cunqueiro (1911-1981), une sur les atouts touristiques de la Galice et la dernière sur l'enseignement supérieur en Bretagne. À l'image de cette dernière, quelques-unes de ces contributions ne se placent pas dans une perspective comparatiste.

Si l'on met en regard les articles respectifs de Philippe Jarnoux et de Pegerto Saavedra sur la Bretagne et la Galice sous l'Ancien Régime, on retiendra, parmi les similitudes entre ces deux « finistères atlantiques » couverts de forêts, de landes et de bocages, la prééminence d'une paysannerie organisée en paroisses et subsistant de polyculture et d'élevage, complétant ses revenus par la production de textiles de lin à domicile, soumis à des régimes fonciers assez voisins. S'exprimant dans une langue autre que la langue nationale (avec ce que cela suppose de conséquences discriminatoires et vexatoires), ces ruraux galiciens et bretons pratiquent des formes de sociabilité comparables. Une population rurale dominée fiscalement, socialement et culturellement (avec des différences d'une région à l'autre, certes) par la noblesse et le clergé, dont l'ancien pouvoir se lit encore aujourd'hui dans l'architecture des manoirs, églises, enclos paroissiaux, prieurés, monastères et couvents. Fortement rurales l'une et l'autre, la Bretagne est alors trois fois plus urbanisée que la Galice (à 15,5 % contre 5 %) et ses activités halieutiques, portuaires et maritimes sont beaucoup plus dynamiques et vont bien au-delà de ses côtes. Autre différence : si chacune des deux régions dispose alors d'institutions politiques propres, celles de Galice ne bénéficièrent jamais de droits aussi étendus que celles de la Bretagne de 1532 à la Révolution.

Miguel Cabo propose une analyse comparée des mouvements associatifs paysans des deux régions entre la fin du XIX^e siècle et 1940 environ. Après avoir relevé les ressemblances entre les deux sociétés rurales (« habitat dispersé, forte densité et prédominance de la polyculture, sans oublier la commercialisation d'une partie de la production et une forte émigration »), l'auteur souligne le poids, ici et là, que prendront les coopératives agricoles catholiques, puis, en Bretagne, le syndicalisme. Mais alors que dans cette région la noblesse et le clergé prendront une part active dans un associationnisme paysan qui s'opposera à l'occasion au régime républicain laïc, le rôle de la petite noblesse galicienne sera bien moindre et inexistant lors des conflits avec un État de type confessionnel, du moins jusqu'en 1931.

C'est également dans une perspective comparatiste que s'inscrivent les contributions de Jesús de Juana et Xosé Manoel Núñez Seixas sur la question du régionalisme et du nationalisme. Le premier retrace les étapes successives du nationalisme galicien et du nationalisme breton, sous leurs différentes modalités (provincialisme, régionalisme, autonomisme) et leurs diverses formes d'organisation. Au-delà d'un imaginaire celtique partagé, les deux courants s'appuient sur un territoire bien défini (encore que la Bretagne ait été amputée d'un de ses départements historiques), sur l'existence d'une langue propre (deux dans le cas breton), sur une histoire et une culture spécifiques, sur un monde paysan considéré comme dépositaire de cette identité et – longtemps – sur un sentiment d'abandon de la part du pouvoir central. Un pouvoir qui depuis, la révolution libérale de part et d'autre des Pyrénées, est fortement centralisateur et ne reconnaîtra aucune prérogative aux anciennes provinces d'Ancien Régime avant la fin du XX^e siècle, avec la création des « Communautés Autonomes » espagnoles en 1978 et la décentralisation régionale française en 1982-1983.

Sébastien Carney s'attarde sur un des aspects du mouvement nationaliste breton, en montrant comment des figures d'extrême droite des années 1918-1945 ont échafaudé des théories donnant priorité à la race sur la religion mais compatible

avec le christianisme dominant (Olier Mordrel) ou imaginant une religion nouvelle, celtisante et militariste (Célestin Lainé), qui les conduiront logiquement à se mettre au service de l'occupant germanique nazi. On sait les conséquences que ces dérives ultranationalistes et collaborationnistes ont eues sur le devenir ultérieur de la cause de l'autonomisme breton. Précisons qu'à de très rares exceptions individuelles, les galicianistes s'opposent, parfois au prix de leur vie, au coup d'État franquiste de l'été 1936.

Xosé Manoel Núñez Seixas porte sa réflexion sur « l'identité collective de la Galice au miroir de la Bretagne » au cours des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles. Les deux régions, selon lui, ont eu longtemps en commun la réputation d'être des fiefs de la réaction et du conservatisme; et les mouvements centrifuges nationalistes n'y ont jamais bénéficié que « d'un soutien social très relatif ». Certes, sous la Seconde République, les nationalistes galiciens parvinrent en juin 1936 à obtenir un statut d'autonomie, qui ne sera pas mis en œuvre en raison de la guerre civile. Tout comme les nationalistes bretons, et à la différence de leurs homologues de Catalogne et du Pays basque, les galicianistes n'ont jamais pu jouer un rôle central dans la vie politique régionale, voire nationale.

Au chapitre des différences, le poids politique et culturel du nationalisme galicien aurait été et resterait, malgré tout, bien supérieur à celui exercé par le mouvement bretonnant. Et il a même été capable de susciter la création d'une dynamique Confédération Intersyndicale Galicienne nationaliste, concurrente des deux centrales nationales. Si le « celtisme » culturel imaginaire (en particulier musical) est plus prégnant en Bretagne qu'en Galice (encore que, comme le souligne à juste titre l'auteur, « le celtisme » reste un concept « très problématique »), le sentiment identitaire régional serait plus puissant en Galice. X. M. Núñez Seixas relève aussi une survivance et un dynamisme supérieurs de la langue galicienne par rapport à chacune des deux langues régionales bretonnes. Selon lui, cela s'explique, entre autres facteurs, par le fait que depuis 1916 les galicianistes se sont exprimés majoritairement en galicien, et non en espagnol. Sans compter – pensons-nous – que le principe du bilinguisme, inscrit dans la Constitution de 1978, a été réellement mis en œuvre, – non seulement dans l'enseignement mais dans les autres domaines de la vie publique – par les cinq Communautés Autonomes espagnoles bilingues. Et même si cette co-officialisation linguistique n'empêche pas que la pratique du castillan se maintienne fermement dans les milieux urbains et péri-urbains. Autre différence, qui a trait cette fois à l'émigration : dans le passé, les Bretons partis vers la capitale ou la côte est des États-Unis auraient joué envers leurs sociétés d'origine un rôle moindre que les milliers de Galiciens embarqués vers l'Amérique du Sud, en particulier l'Argentine et l'Uruguay. Mais, aujourd'hui les sociétés changent : le poids des villes devient prépondérant par rapport à celui des campagnes et la culture se mondialise. Comment dès lors ne pas s'interroger sur ce qui constitue aujourd'hui l'identité collective des habitants de régions jusqu'ici à forte personnalité identitaire et sur ce qui permettra de la conserver en la faisant évoluer.

La contribution de Ronan Le Coadic, sans adopter de point de vue comparatiste, explique en creux la disparité linguistique entre Galice et Bretagne : l'État français, qui ne reconnaît qu'un peuple (le peuple français), a éradiqué tambour battant depuis 1881 les langues « régionales » et s'oppose aujourd'hui à la ratification de la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires. En revanche, les langues « régionales » d'Espagne sont garanties par la Constitution de 1978 et les statuts d'autonomie des « Communautés Autonomes » où elles se pratiquent. Héritiers d'une histoire commune jusqu'à la Révolution, les Bretons restent aujourd'hui, ajoute R. Le Coadic, attachés à « leur culture sociale », encore que certains des traits attribués à celle-ci se retrouvent tout aussi bien ailleurs. Il est dommage que

les autres points abordés (acceptation et représentation de l'Autre et de son intégration) n'aient pas fait l'objet de comparaisons avec la Galice, dont près de 4 % des habitants sont aujourd'hui des étrangers.

Viennent ensuite quatre contributions consacrées à l'écrivain galicien, Álvaro Cunqueiro, dont deux romans sont inspirés de l'univers breton : *Merlín e familia i outras historias* (1955, non traduit en français) et *As crónicas do sochantre* (1956, *Les Chroniques du sous-chantre*, L'Harmattan, 1991 et Actes Sud, 1992). Si le premier se situe en Galice où Merlin et Genièvre ont trouvé refuge, le second se déroule dans la Bretagne de la fin du XVIII^e siècle et puise dans les croyances relatives aux « âmes errantes », communes aux populations rurales des deux régions. Il conte le voyage d'un sous-chantre de Pontivy en compagnie de cinq morts revenus chez les vivants. Au moment d'écrire son roman, Cunqueiro n'avait qu'une connaissance livresque et iconographique de la Bretagne; ses descriptions s'inspirèrent donc des paysages galiciens, tant se ressemblent, comme il l'écrit lui-même, ces deux « royaumes atlantiques ». En fin de compte, ce sont les possibilités de laisser libre cours à l'imagination offertes par ce sujet qui nourrissent une narration finalement très bien documentée, dont le thème majeur est le rapport à la vie et à la mort, et aussi l'impossible retour sur eux-mêmes des faits vécus. Des récits qui invitent aussi le lecteur à une réflexion sur « l'illusion réaliste » et s'écartent du roman social espagnol du moment.

Dans l'avant-dernier chapitre, le géographe Rubén C. Lois González rappelle les spécificités galiciennes (par rapport au reste de l'Espagne et non par rapport à la Bretagne). Il s'attarde sur les atouts de la région en matière de tourisme. Si les habitants de « l'Espagne sèche » apprécient ses paysages verts et son climat estival supportable, les étrangers cheminent en masse à nouveau depuis une trentaine d'années jusqu'à Saint-Jacques, avec les fâcheuses conséquences impliquées par ces diverses formes du tourisme de masse.

À plusieurs reprises, cet ouvrage fait état des ressemblances géographiques entre ces deux finistères européens, mais jamais n'est mentionnée une différence géographique de taille : alors que le relief armoricain (avec 27 208 km² et environ 1 800 km de littoral) est relativement plat et n'atteint jamais 400 mètres, la Galice (29 574 km² et 1 300 km de côtes environ) est sillonnée, en revanche, par les massifs les plus occidentaux de la Cordillère Cantabrique, qui culminent à 2 000 mètres environ. Cela n'est pas sans incidences sur le climat des zones intérieures, parfois plus continental qu'atlantique, et sur les difficultés de communication internes et externes, accentuées également par la profondeur (plus accentuée qu'en Bretagne) de la plupart des *rías*. Les deux régions connurent à l'époque contemporaine une très forte émigration, simplement mentionnée ici ou là, mais dont les conséquences pour chacune des deux régions n'est pas vraiment étudiée ici. On pouvait de même attendre des contributions comparatives sur les avatars de l'industrialisation dans les deux régions, leurs activités maritimes respectives, la place des villes-chantiers navals, l'histoire économique de la pêche, sur les pêcheurs eux-mêmes et leur histoire mutualiste et syndicale. Voilà de la matière pour un prochain volume.

Gérard Brey